

numéro 14

mars 2010

[a r k h a i]
Αρχαι

à découvert

Emmanuel Pinget

A élévation

Au premier une dame dont on dit qu'elle s'appelle. Elle prend son téléphone, et se téléphone. Ça sonne... Allo? Allo Madame Fonti? Oui, c'est Madame Fonti, qui habite au premier. En face deux messieurs. L'un grand, l'autre pas. Ils vivent depuis quarante-six ans, dont sept ensemble. On dirait qu'ils ne se parlent pas. L'autre jour quelqu'un a quand même entendu Bernard annoncer: Je sors, pain, cigarettes, à tout de suite.

Deuxième étage, bien garni. À gauche réside une personne étrange. Elle répond au nom d'Hypocluste, mais elle ne répond jamais. Même quand Madame Fonti appelle. À droite il y avait un appartement, maintenant ce ne sont que quelques planches dans le froid. On n'y mettrait pas un pied. Pourtant, là encore, quelqu'un habite. C'est Monsieur Nanster, un ancien notable du quartier. On ne peut pas dire qu'il se porte bien.

Le troisième étage. Enfin un étage plausible. On y trouve des gens à peu près sensés, en tout cas sur la gauche. Un petit couple pas sympathique mais pas bruyant et ses deux filles, charmantes, qui se taisent beaucoup. La porte de droite cache un autre appartement, sommaire.

Le quatrième étage. Une seule porte. Un très vieux monsieur habite les lieux. Il descend tous les matins les escaliers en courant. Pantalons mais torse nu et chaussettes, il file jusqu'à l'entrée, trottine quelques instants sur place pendant qu'il regarde de loin sa boîte aux lettres, puis remonte aussi sec les marches jusqu'à son quatrième étage. En passant il donne quelques petits coups sur la porte d'Hypocluste, mais ne s'arrête pas. Il arrive haletant sur le perron et pose ses yeux sur la plaquette: Albert Huymans.

Au-dessus, au cinquième étage, une tortue vit avec des perroquets. Ici aussi il n'y a qu'un appartement. Toute cette place pour la grosse tortue. Elle y est très à son aise.

Enfin, les sixième et septième étages sont habités par moi. Je suis ici depuis quelques dizaines de minutes.

B Hypocluste

Hypocluste est assis en face de moi. À lui parler je finis par penser que je le connais. Il parle sans arrêt et implique en cela que je me taise. Je me tais. Merci d'être monté Hypocluste, dis-je malgré tout.

– Ce n'est rien. Ce n'est pas facile d'échouer dans notre immeuble. Tous l'ont dit en arrivant, les uns après les autres.

– Vous étiez seul, au début?

– J'étais le seul habitant.

– Voilà. Ça devrait aller à présent, je vous remercie. Je vais tâcher de prendre un bain, j'en suis à mon quatrième jour sans douche donc il me faudrait...

– Bien sûr bien sûr, je vais vous laisser vous installer, poser vos petites affaires, vos grandes affaires.

– Je passerai vous rendre une petite visite dès que...

– Non, certainement pas. Vous ne venez pas chez moi. Vous ne passez pas me voir.

– Bien, entendu.

C linge

Je me déshabille. Il ne fait pas une température agréable. Mai d'habitude c'est plus chaud. C'est un mauvais mois de mai. Mon linge, où est-il? En ai-je un? Je l'ai laissé à l'hôtel. Quelle connerie, alors que d'autres les volent, moi j'oublie le mien. Quelqu'un en aura deux, donc. À moins qu'il ne le prenne pas, dans ce cas peut-être faut-il que j'appelle le Tormnstar. Mais où est le numéro? Plus tard. Plus tard j'appellerai le Tormnstar Hôtel pour leur demander s'ils n'ont pas trouvé mon linge, jaune avec un carré vert. Pour l'instant, un bain. Sans linge, ça va faire froid. Tant pis.

Pourquoi ne pas descendre chez le vieux, chez Huymans? Il aura sûrement quelque chose à me prêter. Non, il est trop vieux. Son linge doit être devenu autre chose.

Alors la tortue. Je vais demander un petit linge à la tortue. Mais est-ce qu'elle en aura un? Si elle vit ici, éventuellement elle n'aime pas l'eau. Tout de même, elle doit bien se laver, se sécher. Non, peut-être pas. Elle laisse doucement glisser les gouttes sur sa carapace, sans bouger, ou se frotte contre ses canapés jusqu'à ce que l'eau disparaisse. Comment fait la tortue? Je ne peux pas descendre sans prévenir pour lui réclamer un linge, elle va prendre peur. Ou se fâcher et me rentrer dans les jambes. Non je ne vais pas déranger la tortue. Où irai-je? Hypocluste ne me veut pas, Huymans a un linge moisi... Bon, c'est ainsi. Je prends un bain ça séchera bien.

D bain Bernard

Ma baignoire est un peu plus loin. Elle est posée sur une grande plaque de métal à mi-hauteur. Elle est en métal également, mais plus lourd et très brillant. Quand on prend un bain on se trouve à quelques pieds du sol.

Je suis à quelques pieds du sol dans mon bassin gris. Irrégulier. L'eau coule dès que l'on pose un pied dedans, chaude. Des petites bulles

s'amoncellent rapidement et la mousse remplit le bol. Je flotte dans un volume de cette eau, blanc éblouissant de la mousse, petites montagnes qui émergent du lac.

Autour du bassin de la poussière, principalement. Au-dessus, la fine balustrade qui borde la mezzanine. On sonne à ma porte. Entrez!

Quelqu'un m'apparaît en dessous, un peu embarrassé.

– Montez les quelques marches, ne craignez rien. Je chasse la fatigue dans une bonne eau chaude. Qui êtes-vous?

– Je suis Bernard, du premier. J'ai appris qu'il y avait un nouvel arrivant, ça m'a intrigué. Je voulais voir à quoi vous ressemblez.

– Alors voyez, je suis à peu près comme ceci. Là malheureusement il n'y a que la tête, parce que le reste prend son bain, mais... Vous m'avez vu, donc?

– Oui voilà, je vous vois. Désormais je pourrai vous dire bonjour dans les escaliers, et puis dans l'ascenseur, et à l'entrée aussi. Je vous donnerai le salut où que je vous voie, en ville, partout, à l'étranger si vous y êtes.

– Très heureux. Je m'en réjouis. Je répondrai à vos gestes soyez-en sûr. Vous me semblez fort aimable.

– Tant mieux. Maintenant je vous dis au revoir, en vous souhaitant la bienvenue de la part de tous les locataires. Eux ne se déplaceront certainement pas, j'ai cru bon de prendre les devants.

– Hypocluste vient de monter. Il m'a expliqué la maison puis est parti froidement, m'interdisant de descendre le trouver.

– Hypocluste est très peu convivial. Il ne répond pas quand vous lui adressez la parole. Même Bernard et moi, qui pourtant le côtoyons depuis longtemps, il ne nous dit rien. Bonjour Hypocluste on lui dit, et lui...

– À propos, n'auriez-vous pas de quoi me sécher? Je crains d'avoir égaré mon linge.

– Je crois que non. On a un linge Bernard et moi, mais on ne le prête pas. C'est un grand linge de toute façon, il serait trop grand pour vous.

– Vous pensez?

– Oui. De plus il est neuf, enfin, on vient de le trouver. Bernard l'a volé dans un petit hôtel.

– Mais lequel de vous deux s'appelle Bernard, finalement?

– Tous les deux. Il est jaune, le linge.

– Avec un carré vert?

– Deux carrés verts.

– Comment deux carrés verts?

– Un de chaque côté.

– Ça fait un seul carré vert alors. Il est à moi ce linge, j'allais vous dire que je l'avais oublié au Tormnstar Hôtel.

– Ah non, dommage. Ce n'est pas là qu'on l'a trouvé. C'était dans

une petite auberge, en province. Turuflens, vous connaissez? Juste derrière la vallée des Tropiques, on monte on monte de belles falaises et tout en haut, Turuflens. C'est une contrée magique. Les prairies ondulent leurs différents verts empaquetés dans des carrés, une lumière jaune baigne les collines soyeuses, l'humidité se fait depuis les Tropiques. Bref ce ne sont que vapeurs, Turuflens. C'est à parcourir.

– Volontiers, Bernard. Je visiterai Turuflens si j'en ai le temps. Comment vous reconnaissez-vous, vous et Bernard, à porter le même prénom?

– À notre tête, monsieur. On se regarde droit dans les yeux, on pense quelques secondes chacun faisant ses petites déductions, et puis on sait qui est Bernard. C'est évident, tout à coup. L'image de mon ami s'impose à mon esprit et je dis: c'est lui.

– Évidemment. Merci Bernard d'être monté jusqu'à moi uniquement pour voir ma tête. Cela dit, quant au linge, si vous pouviez...

– Je ne peux que très peu, voisin. Salut.

E tuyau

Je me rhabille ou je reste nu? J'ouvre mon grand sac, en retire une paire de chaussettes. Je les mets, par hasard les deux sont noires. Je déambule dans mes vastes quartiers. Pas de quoi remplir ces espaces. Les murs sont d'un blanc entamé qui suggère une autre couche. Je ne mettrai pas d'autre couche. J'enfile mon pantalon. Noir. La vue, je n'ai pas encore effectivement fait connaissance avec la vue.

La baignoire flotte à mi-hauteur. L'eau s'est écoulée dès que j'ai retiré mon dernier pied. Elle coule, elle coule, mais où? Je suis du regard un moyen tuyau qui fuit le long des fenêtres. Elle coule ailleurs. Le tuyau sort par un trou qu'on lui a prévu et mes eaux sont déversées directement sur la chaussée. Tiens, c'est pas commun. Tout le monde doit voir quand je prends un bain avec ce système. Pas pratique. Si je ne me lave pas ils vont me dire tu pues dans l'ascenseur, ou dans l'escalier. Il va falloir que je me lave.

F terrain

Encore mouillé, je regarde par les fenêtres à présent. Outre le débit de l'eau, je vois quelques silhouettes décidées. Certaines s'écartent de leur axe pour éviter les trombes d'eau qui tombent depuis chez moi. Il y a un terrain vague, sinon. Aucune construction. Un chenal le traverse dans sa longueur, assez profond, mais desséché. Il doit commencer quelque part, on ne voit pas où, pour finir de l'autre côté de la rue. Je vais brancher mon fax.

G objets

Je ne téléphone pas ni ne reçois d'appel, c'est pour les messages que c'est utile. Du papier se déroule comme un petit tapis blanc depuis la boîte

et me soumet l'ordre du jour. Je marche dessus lentement, mes chaussettes noires se mêlant aux mots, je ne saisis rien et vacille. Quelque vertige à l'ordre du jour. Driiiiiiiiiik! Ça sonne, maintenant?

– Allo, quel ennui un téléphone, je ne voulais pas d'appel, allo?

– Oui allo bonjour...

– Je ne téléphone pas désolé je...

– Bonjour ce serait...

– Que des fax malheureusement, merci au revoir.

Je ne désire recevoir aucun coup de fil. Je débranche mon fax, autre utilité d'en avoir un. À présent je dispose mes divers effets n'importe où. Ça ne devrait pas prendre de temps, je n'ai rien. Ma carte, je la pose ici. Elle est bien là, et ici je mets la table, avec dessus ces quelques bouteilles. Ça prend forme. La musique, la musique, plus loin. La musique je la pose devant les fenêtres. Le jour diminue rapidement. Pas de petite soirée presque estivale en vue. Quelques nuages même, que je poserais bien là.

H dormir

Ma nuit c'est ma poussière c'est ma première nuit ici dans mon nid de poussières. Le sol semble n'avoir jamais été épousseté. Ce n'est pas dicible à quel point il est noir. Et mes chaussettes le sont aussi, donc rien ne se voit. Je vais devoir ne porter que du noir ou du très noir.

Je m'assieds. Table et bouteilles stabilisées, mes yeux baignoire vidée, regardent musique au vent les pièces vides assis c'est impressionnant. Surtout ne pas se perdre. Où se rendre pour dormir? Hormis la baignoire, je n'aperçois pas d'installation indiquée pour le sommeil. J'aurais pu me demander avant, c'est fondamental le sommeil. Ce serait mauvais d'avoir à reposer dans l'arrondi du bassin, ça banane le dos et demain impossible de bouger. Je ne m'y mettrai donc pas. Passer quelques heures dans les petites pièces du fond, pourquoi pas. Si je ne m'endors pas, je peux toujours revenir à cette table, aux bouteilles, et aviser.

Déplacement vers le fond pas à pas, dans plusieurs centimètres de poussière.

I viande rouge

Beaucoup plus tard, reprise, un bruit m'a réveillé et habillé, je retransverse le hall central en quête d'une nourriture de frigo. Il n'y en a pas. J'ai faim. Que vais-je pouvoir avaler? Ma salive. Pour l'instant seulement, ma salive. Ensuite je prendrais bien quelque chose de plus consistant. A-t-on dit qu'il y avait un boucher par ici? Pas entendu parler de viande. Devrait bien y avoir quelqu'un qui gagne son pain en coupant du veau, dans les alentours.

– Tu devrais sortir. Aller voir dans la rue, à droite. Il y a une chevaline.

– Salut, tu es qui? Un résident?

- Bernard, je vis au premier. Quarante-six ans bientôt quarante-huit.
- Déjà?
- Oui si vite, je ne peux que m’incliner. J’habite avec Bernard, du premier également. C’est une petite vie toute linéaire. Rien de très affriolant. Peu de surprises.
- Vous êtes celui qui passa ici il y a peu, tandis que je trempais dans mon bassin suspendu?
- Non je suis l’autre, celui que vous n’avez pas encore vu. J’ai une moustache, moi.
- Et vous venez aussi pour voir ma tête et me souhaiter la bienvenue?
- Non, je passais vous indiquer la chevaline. La petite boucherie, dans la rue à droite.

J boucherie

Aller à la boucherie, à une heure avancée de la nuit, à quoi cela mènerait-il? Je trouverais la porte fermée. J’apercevrais des morceaux de cheval derrière la vitre, si le rideau de fer n’est pas abaissé. Je les mangerais des yeux, même crus. Je les salerais certainement un peu, quelques grains de sel sur la vitrine. Quatre heures quarante-cinq, le boucher est peut-être déjà à son travail. S’il est ouvert ce sera une déception, puisque de toute façon je n’ai ni pièce ni billet. Donc considérons la chevaline fermée.

K dehors

Les gens continuent de passer, là en bas. À toute heure, ils passent. Ils longent les murs. Descendre dans la rue pour leur demander où ils se rendent. J’ouvre ma porte puis la referme, mais pas à clef car je n’en ai pas. Marche par marche jusqu’au cinquième étage, je pense à la tortue. Quel goût a votre viande, Madame la tortue? J’ai très faim, si je m’écoutais je vous tuerais, et je me grillerais une belle tranche de votre viande. Heureusement pour vous je ne m’écoute pas.

Quatrième étage, Huymans doit dormir. Sous peu il va se réveiller et descendre les escaliers comme chaque matin. L’attendre et lui réclamer de quoi manger? Il pourrait dire non. Continuer.

Troisième, deuxième, premier étage. Bernard et Bernard habitent ici. Salut je leur dis en passant devant leur porte, mais ils ne m’entendent pas. Fonti est sur le palier:

- Bonjour, me répond-elle, pourquoi sortez-vous de si bonne heure?
 - Je vois beaucoup de monde, depuis là-haut, et je me demande. Je désire savoir où courent ces gens au milieu de la nuit.
 - Et vous? me dit Fonti.
 - Dehors. Bonne nuit.
- Quelqu’un qui me voit sortir de l’immeuble m’arrête et me demande comment je fais pour vivre ici.

– Je vous connais ?

– Non.

– Alors je ne sais que vous répondre.

– Faites comme si vous me connaissiez.

– Où allez-vous ainsi, et tous les autres également ?

– Je ne sais pas. Je ne suis pas au courant de l'endroit où je vais.

Quant aux autres, c'est pareil. Ils ne savent pas où ils se rendent. Mais vous remarquerez qu'ils y vont plus vite. Les transports publics ne desservent pas la région, on doit tous y aller à pied. Il n'y a pas longtemps qu'on est parti.

– Je vais remonter me couler un bain, en espérant que l'eau vous tombe dessus par la suite. Des trombes d'eau. Des éléphants de gouttes pour tomber sur vos têtes.

– Déjà je ne suis plus en face de vous donc je m'en fous, je marche et je suis beaucoup plus loin. On ne se voit plus. Vous m'entendez vous dire ça ?

Rentrée. Allée. Allez. Ascenseur. Cinquième. Et sixième. Fonti qui m'a vu rentrer. Elle ne fait que ça, Madame Fonti ? Elle va vite m'énerver. Je me couche.

L réception

Quelques heures, des jours ont dû passer. Noir autour de moi, c'est encore la nuit. J'ai faim à nouveau. Je ne pense pas trouver à manger au milieu de la nuit. Des ampoules sortent de mon sac et vont se placer. Une lumière glacée inonde alors l'appartement. C'est limpide, on dirait un musée. Je me déplace, marche un moment, parviens au début d'un couloir très sombre. Jamais vu. Ne m'étais pas aperçu qu'il y avait un couloir à cet endroit. Heureuse découverte, je vais très probablement l'utiliser mais pas tout de suite, d'abord la lumière.

Plus loin, une petite pièce que j'avais remarquée. Je n'y suis jamais entré cependant. Elle est un puits de lumière aux parois blanches, le sol est gris. Elle m'offre un magnifique bout de viande. Il paraît lourd, étalé sanglotant rouge sur les catelles grises. Aller vers lui. Il grossit. Je me rapproche encore, il continue de grossir. Il est très épais mais je peux encore l'assumer. Je veux le manger, je suis tout près de lui il est déjà bien trop gros. Impossible à avaler. Triste. Il sue des perles de sang le long de ses façades. Tendrement je m'appuie sur lui, sur sa chaire molle. Mon immense bout de viande, que fais-tu dans cette pièce que je n'occupe pas ? Je ne peux rien faire de toi, je mords juste un peu, arrache une bouchée fraîche que je mâche longuement. Ma bouche déborde de jus de viande. Des coulures nombreuses commencent à salir ici, je dois sortir. Je file vers les fenêtres, les petits ruisseaux de sang me suivent. Tout le sang est craché dans la rue, je referme la bouche. Est-ce le jour ou la nuit, maintenant ? Dois-je éteindre ? Non. Le couloir entrevu précédemment part de là, juste là.

M explore

Mes pieds me conduisent alors là. Le début est illuminé, des plaques de poussière brillent. Une diagonale d'ombre ensuite et un gouffre. Quelques longs instants à scruter l'invisible peur. Ne pas s'attendre à un deuxième morceau de viande.

– C'est très salissant ici, bien plus sale que chez vous monsieur.

– Qui a dit ça ?

– C'est vous-même, monsieur. Je vous ai entendu.

– Qui vous êtes, vous ?

– Hypocluste, je me suis trompé en voulant sortir. J'ai dû errer dans ces maudits couloirs durant des jours. C'est lugubre, je ne vous remercie pas.

– Moi non plus Hypocluste, foutez le camp.

– J'aperçois une belle viande, je pourrais m'en couper une tranche ?

– Non. Sortez de chez moi sans toucher à la viande.

Hypocluste s'en va et je m'engage dans le lugubre couloir. À peine avancé je vois mes ampoules sauter dans le salon. Plus rien. Point de repère. Je marche malgré tout, aveugle, ça craque sous mes pas. J'hésite, je temporise un peu trop. Peu importe, après tout, ce qu'il y a là-bas. Il n'y a rien. Je me retourne et regagne le centre.

N pause

Mes petites ampoules sont tombées sur le sol. Il fait très sombre. Ça ressemble à la nuit mais c'est presque l'aube. Dehors, de très gros nuages. Il pourrait presque pleuvoir. Je me poste devant les fenêtres et attends le tonnerre. Il va pleuvoir et je vais me laisser bercer par le battement sourd de la pluie. Voici les premières gouttes. Le vent.

O nouveau

J'ai gagné en assurance depuis la venue de la viande chez moi. Plus à me poser la question ai-je faim. Dorénavant j'ai tout le temps faim. Je peux manger et ne rien faire d'autre pendant des heures, puis m'arrêter. C'est très pratique. Avant ne sachant pas quoi manger, je finissais par me demander as-tu faim. Maintenant j'ai toujours faim. Presque toujours, car parfois, c'est vrai, je n'ai pas faim.

P rapport

Un fax s'imprime quand je croyais avoir éteint la machine. Mange de la viande est écrit en rouge sur la feuille. Mais je n'ai pas faim. Mange quand même est écrit entre parenthèses rouges. Je marche vers la pièce contenant la nourriture. De presque nauséux je suis alléché, je salive à la vue du gros bout de viande. Quelques centilitres de jus dans ma bouche veulent dire que j'ai avalé quatre cent grammes. Je reviens vers le fax et laisse couler les fils

de sang dessus. Il devient rouge et imprime rapidement une autre feuille : Pourquoi pas.

Je le débranche encore une fois.

Q bassin

Si je me baignais ? Autant profiter de ma grande baignoire et ne pas lésiner sur la propreté. Je suis toujours en pantalon chaussettes noires, je les enlève. Mon pied gauche se pose sur le métal froid immédiatement l'eau arrive. Elle est presque trop chaude. Allongé dans le bassin, je me dis elle est vraiment trop chaude et je pense comment interrompre le flot. Dans un petit volume brûlant ça irait, mais je ne vais pas tolérer un bassin entier. Je me hisse sur mes bras de sorte que mes pieds ne touchent plus le métal. La petite flaque vaporeuse s'immobilise en dessous de moi. C'est fatiguant de tenir ainsi sur ses bras. Mon reflet dans l'eau me rappelle que je suis en mauvaise posture.

Je n'allais pas m'endormir, rassure-toi. Je ne veux simplement plus d'une eau si chaude, mais je ne sais où est la froide. C'est ton deuxième bain c'est normal. Tu n'as pas à savoir le fonctionnement des choses, pose-toi dans le salon. Non, il faut que je me savonne. Tu es déjà propre, sors.

Je redescends les marches, l'eau est évacuée par la bouche du tuyau.

R annonce

Encore une sonnerie. Driiiiiik. C'est le fax pense-je d'abord mais c'est la porte. Driiiiiiiik. Que ce ne soit pas Hypocluste. Si c'est lui, je fais le mort. Driiiiiiiiiik ! J'ouvre la porte.

– Bonjour, bonjour, Monsieur, Monsieur.

– Bonjour, vous devez être les deux perroquets de la tortue du cinquième ?

– Exactement. Exactement.

– Pourquoi venez-vous me voir ?

– Pour vous dire ce que vous venez de dire, pour vous dire ce que vous venez de dire, et pour vous demander de la part de la tortue, la tortue, si vous comptez prendre des bains des bains comme ça tous tous les jours, jours ?

– C'est possible.

– Bon, bon. On lui dira. On lui dira.

– Bonne nuit, les perroquets.

S chasse

Improbable sommeil où te trouverai-je ? Au détour de cette porte, sous cette table ? J'ai faim tout le monde me dérange, mon bout de viande où est-ce ? Ça sent la viande dans l'escalier. Ça doit venir d'en bas. Je descends un étage. Devant la porte de la tortue ça sent fortement la viande. Je poursuis

jusqu'au quatrième. Huymans est là, sa porte ouverte, les deux perroquets qui battent lourdement des ailes sous ses yeux. Accueil pas très chaleureux de la part du vieux Huymans. Je continue. Un étage plus bas l'odeur a faibli. Elle semble venir d'en haut, du cinquième. Je remonte, repasse devant chez le vieux, porte fermée, et atteins le cinquième. Je sonne chez la tortue. Pas de réponse. Je sonne encore. Rien. Encore un grand coup. Rien. Je m'en vais lorsque la porte s'ouvre, les deux perroquets volant m'adressent la parole :

– On ne peut pas vous voir maintenant, pas vous voir maintenant.

– Je voulais simplement savoir si Madame avait aussi touché une belle viande ?

– On ferme, on ferme. Au revoir. Plus tard.

T sortir

Deux options. Soit je rentre, soit je descends dans la rue voire sur le terrain vague. Je décide de sortir. Juste devant l'entrée c'est un train de monde dense, impénétrable. Je n'ai pas envie d'y entrer, je serais emporté aussitôt.

– Viens avec moi !

– Allons !

– Suis-nous !

Qui me dit ça, je veux rejoindre l'autre côté, aller sur le terrain, faites place.

– Tu es qui ?

– Quoi es-tu, viens !

– Comment ?

Pas possible de passer, ici.

– Comment ?

Avec vous. J'irai une autre fois.

– Tire-toi alors.

– Viens, monte.

Non, je remonte.

Pas l'ascenseur, l'escalier. Difficile d'aller vraiment là où on veut je me dis. La cage d'escalier.

U statue

Aujourd'hui est tout neuf. Je vais tâcher de ne pas faire la même chose qu'hier. C'était quand, hier ?

Je ne prends aucun bain, la tortue et les perroquets seront contents. Ils vont penser qu'ils peuvent me commander, j'espère que non car ils vont revenir dans ce cas. Me dire fais plutôt comme ceci, mets ça plutôt là, range ta table.

Je fais un peu d'ordre sur la table et autour. Ma carte, je la pose ici.

Les bouteilles, juste à côté, je les aligne. La musique est devant la fenêtre, je la laisse, et je la mets en marche. Des notes épaisses viennent battre très lentement mon appartement. C'est exquis. Le mouvement est donné. Tout vit, et je me surprends à dessiner des cercles avec mes jambes. Mes pieds sont heureux, fa sol do si je lève mes bras, c'est léger.

Dans une de ces basses notes on sonne à ma porte. C'est discret, mais audible, je m'arrête net dans la position où j'étais.

– C'est quoi cette position me dit Fonti qui entre dans le salon.

Je me regarde. Mes bras font un rond au-dessus de ma tête, ma jambe droite par terre, stable, mais la gauche je ne sais pas où elle est. Ça m'inquiète.

– Je ne sais pas Fonti, ce qu'est cette position, mais je ne vous ai pas invitée à me le demander.

– Non, je passais attirer votre attention sur la musique.

– Merci, c'est fait.

– C'est un peu fort.

– Ça ne fait que commencer.

– C'est trop fort, ça s'entend dans tout l'immeuble. Je n'arrive pas à dormir.

– Il est 15h50 madame Fonti.

– Tiens, déjà! Je vais aller me coucher.

– Faites donc, et moi je poursuis ma chorégraphie comme si personne n'était venu m'interrompre. Do, si et puis hop.

V attention

Je retrouve ma jambe, heureusement. Virevolte et soulève la poussière. Courant d'air? Oui, des bourrasques de vent, sol fa, très agréable. Ça m'é-lance encore plus. Un petit saut, hop. Je me pose là sous la baignoire. Quel vent! Des vagues se forment au-dessus dans le bassin. Do, quel vent, do si ça me mouille à présent. Les petites vagues, d'où viennent-elles? Qui a rempli la baignoire? Entre Hypocluste.

– Enchanté, Hypocluste, deuxième étage. Vous m'avez appelé?

– Je ne crois pas.

– Vous êtes sûr? De toute façon maintenant je suis monté, donc je suis là. C'est-à-dire... je suis venu.

– Je vous vois. Pas d'inquiétude. Vous êtes monté.

– Oui et...

– Oui?

– Et je...

– Et vous?

– Euh, voilà, c'est tout. Je suis monté donc je suis en haut.

– Faites attention Hypocluste. C'est une proposition que je vous fais. Faites attention.

– Autrement, c'est bien cette musique. J'adore ce que vous écoutez.

Vraiment. Vous faisiez quoi là, vous dansiez ?

– Foutez le camp Hypocluste.

– Vous dansez, Monsieur ?

– Ça me regarde. Ne venez pas ici comme ça.

– Comment je viens alors, je dois vous dire à l'avance ?

Et il s'éloigne enfin. C'est méchant d'être comme Hypocluste.

– Plaît-il ?

– Non, je n'ai rien dit. Vous êtes un voisin... J'apprécie votre voisinage, c'est bénéfique je pense d'avoir affaire à vous.

– Vous dansez ?

– Do, si des fois, fa ça m'amuse c'est amusant, non ? Do, si.

– Non, pas tellement. Je vais y aller.

– Vous dansez, vous ? Sol, mi do vous... regardez mon pied qu'est-ce qu'il lui prend, vous aimez danser ?

– Non.

W différend

Quelques secondes dans la cuisine, dans la chambre à viande. J'ai mangé. Peu d'appétit dernièrement. On sonne driiiiiiiiiik ! à ma porte. À mon fax. C'est quoi ? Que me vas-tu dire, fax ?

Driiiiiiiiiiiiiik !

Fax ?

– Faxe chez tu sais qui un papier. Comme d'habitude tu écris tout, coordonnées, vaccins, machin disponible quand, etc.

– Tu ne veux pas me faire la feuille, j'allais peut-être sortir ?

– Non je ne te fais pas la feuille, comme tu dis. J'ai autre chose de prévu. Écris cette misérable page et sors ensuite si tu veux.

Où sont mes stylos ? Depuis le temps que je suis ici je n'ai jamais eu besoin d'un stylo. Ah ! je rencontre un marqueur bleu qui peut convenir. Ça va le bleu ?

– Dorénavant, m'imprime le fax, toute question est à me soumettre par écrit. Je ne veux pas t'entendre. Alors écris ! Écris ! Et le bleu, je peux d'ores et déjà te dire que ça ne va pas.

J'écris merde sur une page, en bleu. Je rajoute ensuite un point d'interrogation pour que ça passe pour une question. Le fax ne réagit pas. Zut. Le fax ne répond plus.

– Si je réponds ! Bien sûr que je réponds. Je suis là. Écris en rouge, le bleu je ne sais qu'en faire. Et n'écris pas merde ça ne mène nulle part. Fais ton portrait plutôt, comme je t'ai appris. Une peinture réaliste de ton être inexistant.

Que répondre.

Rien.

Je prends un marqueur rouge et dessine l'immense bout de viande. Il est gros sur ma page, presque aussi gros que dans la chambre. Je ne peux concevoir que tout ça m'appartienne.

Morde dans la feuille, ensuite. Beaucoup de goût. Je crache de belles gouttes sur la machine qui édite et dit et édite et dit tous les jours, sans discontinuer.

X lugubre

Dormi un moment. Où étais-je? Je racontais des choses à quelqu'un, mais ce n'était pas chez moi. C'était chez lui. Un plafond, dessus une table et nous deux discutant. De quoi? Buvant des eaux difficiles qui se mettent à m'étrangler. Je ne dis plus rien. Tomber à la renverse, je n'ai que ça et le plafond tourne également, donc je reste à l'envers, mais mort.

C'était où? Je marche dans le centre en essayant de me rappeler. Suivant des yeux le moyen tuyau je m'affole, c'était chez moi en réalité, pas chez lui. Perte de mon équilibre, je suis l'idée de moi tombant dans le plafond qui tourne.

Ma trajectoire est scandée par des chocs sur les murs. Je ne suis peut-être pas réveillé. Où est le début de tout ça? La pièce illuminée avec le bout de viande. C'est ça le début? Non. La baignoire? Qui sait. Le couloir lugubre qui commence ici? Je vais y aller finalement, c'est ça le début.

Il fait noir. Crac. Les planches vont-elles céder sous mon poids? Pieds beaucoup plus hésitants qu'à la danse. Crac. Y a quelqu'un?

– Non.

– Qui a parlé?

– Personne.

– Je vous entends.

– Non.

– Si.

– C'est moi, c'est Hypocluste j'étais juste en train...

– Vous êtes où?

– Là juste là, dans le noir.

– Je ne peux pas vous voir.

– C'est normal. Rentrez chez vous, il ne fait pas bon dans ces couloirs.

– Je suis chez moi.

– Non. Rentrez, c'est le fax qui me dit de vous dire.

– Vous connaissez mon fax?

– Très bien.

– Depuis quand?

– Depuis le début.

Un tapis rouge et coulant de lettres se déploie du noir vers moi. C'est à lire. Hypocluste a embarqué mon fax. Je lis l'A4 de taches pourpres: Ce n'est pas le début ici, retourne d'où tu viens.

Y incitations

Alors je reviens au centre de l'appartement. En bas, ils sont des centaines à marcher. Avec un peu de chance, je pourrais me jeter dans cette rivière humaine sans rien me casser. Je saute?

Non, je ne saute pas. Il suffit que deux ou trois bougent, je m'éclate au sol et fais pâté de viande.

Je passe à la viande manger un peu, me donner de l'épaisseur. Je te sauve me dit le cube, sans moi tu deviendrais quoi.

Mort sans toi, comme dans mon rêve. Je repense à mon rêve.

Il m'a servi une drôle d'eau qui décide de m'étrangler. C'est qui «il»? Barbe, moustaches, barbe sur le front. C'est très grand chez toi dit «il», pourquoi devons-nous manger sur le plafond? On ne mange pas on boit, je bois, toi non, et donc je m'étrangle, tombe en arrière, sans me retenir, plafond qui tourne aussi, moi mort maintenant. Rêve fini. Même fin.

– Tu ferais bien de sauter, tu ferais bien de sauter.

– Les perroquets?

– Saute, saute, c'est bien.

– Vous passez par où pour ne pas sonner?

– Les fenêtres, regarde! Les fenêtres.

– Je dois sauter?

– Vas-y, tu devrais y aller.

– Pourquoi?

– Saute! On te dit.

Il est hors de question que je saute pour le moment.

L'idée me vient d'aller chez la tortue l'entretenir de ses perroquets. Cage d'escalier, cinquième. Je sonne, pas de réponse. J'attends. Je sonne, pas de réponse. J'attends. Je sonne, pas de réponse. J'attends. Je sonne encore une fois ça résonne dans la cage d'escalier, pas de réponse.

Z septième

Je remonte au sixième, chez moi. Comment va-t-on au septième? J'ai une mezzanine au septième, et je ne sais pas comment l'atteindre. Je prends mon fax pour exceptionnellement utiliser sa fonction téléphone. Numéro de Madame Fonti.

– Allo?

– Allo, c'est Madame Fonti?

– Oui allo? C'est Fonti c'est soi-même, du premier allo?

– Fonti comment fait-on, pour aller au septième étage?

– Vous êtes le monsieur du sixième?

– Oui. Il y a une mezzanine juste au-dessus mais je ne sais pas comment y monter. Comment je fais, Madame Fonti?

– Vous avez déjà beaucoup de place chez vous, Monsieur du sixième.

Bien assez de place. Débrouillez-vous avec ça pour commencer.

Pratique d'habiter avec Madame Fonti. Elle personnifie la gentillesse d'après ce qu'on m'a dit. Hypocluste réapparaît :

– La porte de ta petite mezzanine n'est pas ici mais sur le toit. Tu y accèderas par l'issue de secours.

– Ah bon, il y a une issue de secours ? Et où est-elle ?

– Quatre immeubles plus loin. Il faut longer le terrain vague jusqu'au numéro 186, puis entrer dans cette allée 186.

Vraiment, Hypocluste ? Soit. Alors j'y vais, et vous y allez aussi, n'est-ce pas ? On sort, merci. Je peux faire un petit tour chez vous, Hypocluste veut faire un petit tour chez moi. Vous ne changez pas, Pocluste. Permettez que je vous appelle Pocluste ? Non il ne permet pas que je l'appelle Pocluste. Je ne dois pas l'appeler. Il vient tout seul et il parle quand il veut. Pas besoin de l'appeler du tout. Il peut faire un petit tour chez moi ? Oui parce que vous m'avez dit où était la porte, faites un tour. Un tout petit tour. Après vous y allez. Hypocluste commence à parcourir l'appartement. Il aime.

– J'aime beaucoup.

– Bien, vous avez terminé le petit tour. Je propose d'y aller, maintenant. Je vais monter à la mezzanine.